

3^e Année - N° 102.

Le numéro : 25 centimes

28 Septembre 1916.

LE PAYS DE FRANCE



G^{al} Mangin

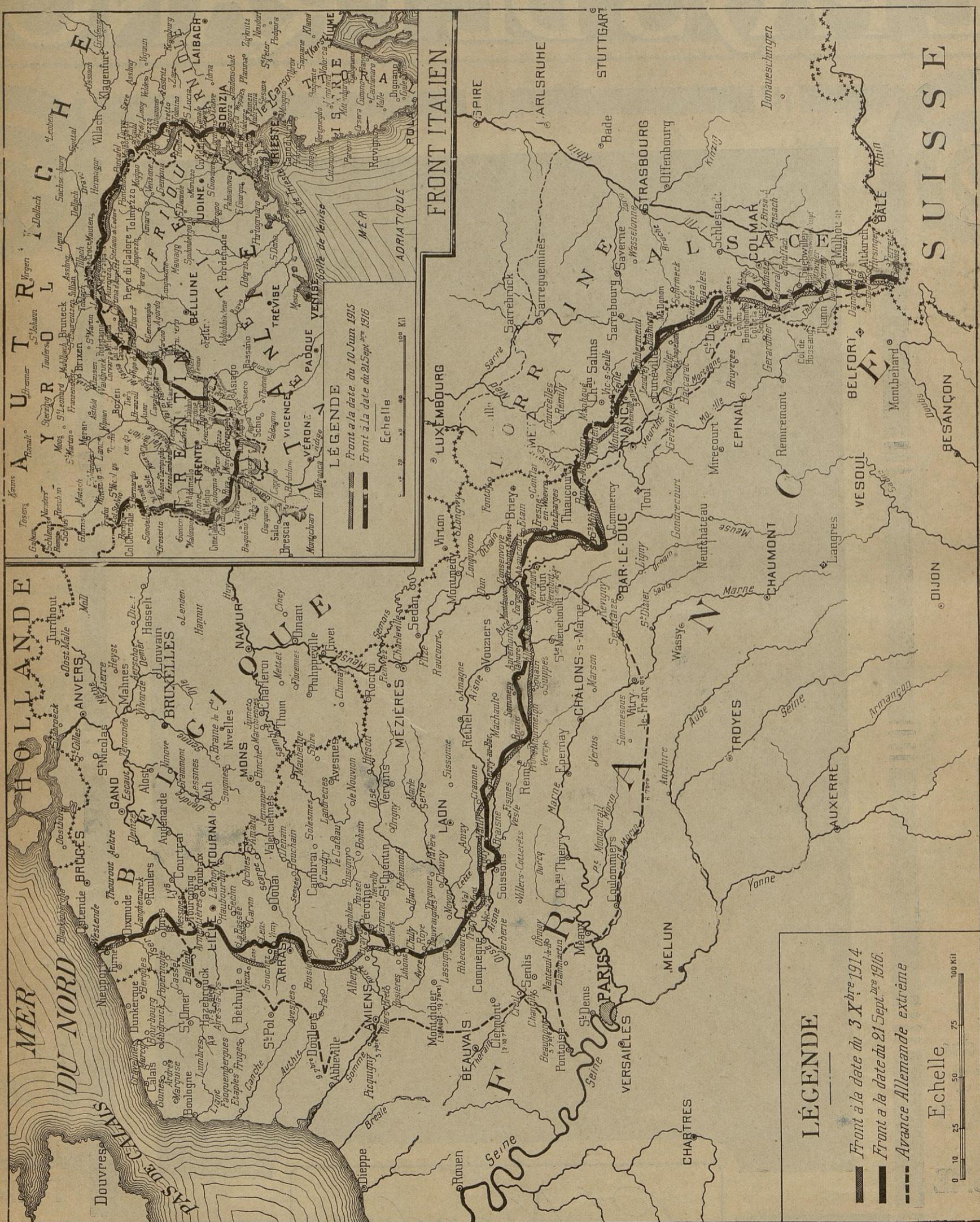
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnié
PARIS

Abonnement pour l'Etranger...20F

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 14 au 21 Septembre

DAR décret en date du 21 septembre, le général Duport a été nommé chef de l'état-major général de l'armée, en remplacement du général Graziani. Le chef de l'état-major général de l'armée exerce ses fonctions au ministère de la Guerre ; il ne doit pas être confondu avec le chef d'état-major général des armées qui est, on le sait, le général de Castelnau. Le général Duport commandait un corps d'armée.

Les alliés ont enregistré de nouveaux et brillants succès ; ils ont continué du 15 au 21 à repousser l'ennemi devant eux sur le front de la Somme.

Le 15, les troupes britanniques, pour commencer la journée, s'emparent d'environ 1.000 mètres de tranchées au sud-est de Thiepval, ainsi que du bois fortement organisé de Wanderterk. Cette opération est indépendante d'une puissante attaque que nos alliés déclenchent dans la matinée sur un front d'une dizaine de kilomètres, entre le bois des Bouleaux et la route Albert-Bapaume. La bataille se développe sur toute cette ligne avec une violence particulière et dure tout le jour. Les Allemands se battent avec acharnement, mais ils finissent par être vaincus. Nos alliés restent maîtres d'un vaste territoire qui s'étend jusqu'à 500 mètres au nord du bois des Foureaux et comprend en totalité les villages de Courcelette, Martinpuich et Flers ; ils capturent un grand nombre de prisonniers et de matériel. Entre temps, sur d'autres points du secteur, ils réalisent avec succès différents coups de main. Au cours de cette journée, l'aviation britannique a été particulièrement active, prenant part aux combats, bombardant postes et organisations à l'intérieur des lignes allemandes ; il a été abattu 3 « saucisses » et 22 avions ennemis, dont 13 détruits et 9 rentrés avariés dans leurs lignes. Ce même jour, une nouvelle machine de guerre a fait sous le nom de « tank » ses débuts au service de nos alliés : une sorte d'énorme chenille d'acier, qu'un fort blindage défend contre les balles et autres petits projectiles. Progressant dans tous les terrains, elle renverse devant elle arbres, buissons et murailles et va jusque dans leurs lignes mitrailler les Boches.

Le 17, les troupes britanniques réalisent de nouveaux progrès.

Aux environs de Courcelette, ils avancent encore leurs lignes d'environ un kilomètre ; aux abords de Thiepval, ils s'emparent, sur un front de 1.600 mètres, des tranchées appelées par les Boches tranchées du Danube ; à la ferme du Mouquet, ils enlèvent un ouvrage fortement défendu qu'ils disputaient aux Allemands depuis plusieurs semaines. De nombreuses contre-attaques sont repoussées. Les prisonniers continuent à affluer.

Le 18, continuation des progrès. A l'est de Courcelette, ils consistent en une avance appréciable ; au sud de Thiepval, c'est un nouvel élément du système de défenses de l'ennemi qui tombe au pouvoir de nos alliés. Enfin c'est, entre Ginchy et le bois des Bouleaux, le puissant ouvrage « le Quadrilatère », que les soldats britanniques prennent d'assaut. Il en résulte un déplacement du front en avant d'un kilomètre, sur une ligne de plus de 1.600 mètres. Comme tous les jours, l'ennemi a contre-attaqué : malgré sa furie, il est repoussé partout. Encore des prisonniers et du matériel pris, des avions boches abattus.

Le 19, on ne signale rien d'important : une descente dans les tranchées allemandes vers Richebourg-l'Avoué y a tué beaucoup de monde et en a ramené des prisonniers. L'artillerie britannique descend un ballon captif à l'est de Ransart, situé à 12 kilomètres au sud-ouest d'Arras.

Le 20, en raison du mauvais temps, il n'y a aucune grande action : seule l'artillerie ne s'arrête pas. Cependant, nos alliés repoussent des contre-attaques au sud de l'Ancre, et dans le sud d'Arras ils prennent 200 mètres de tranchées.

Le temps, encore mauvais le 21, continue à gêner les opérations. Cependant nos alliés ne restent pas pour cela dans leurs abris : d'ailleurs l'ennemi, espérant les surprendre, les contre-attaque violemment et à plusieurs reprises au sud de l'Ancre et dans la région de Flers. Toutes ces attaques sont infructueuses ; les troupes britanniques gagnent même un peu de terrain en différents endroits.

Nous n'avons pas été en retard sur l'avance de nos alliés : notre progression, comme on va le voir, a sensiblement suivi la leur.

Le 15, au nord de la Somme, nos braves troupes emportent d'assaut un ensemble de tranchées allemandes au sud de Rancourt et atteignent les lisières de ce village. Au nord de la ferme Le Priez, nous enlevons un autre système de tranchées, sur une profondeur de 300 mètres. Cette avance, conjuguée avec les opérations de nos

alliés, amorce sérieusement l'encerclement de Combles. Nous élargissons nos positions à l'est de la route de Béthune et au nord de Bouchavesnes. Attaques très sérieuses repoussées à l'est de Cléry, avec lourdes pertes pour l'ennemi. Au sud de la Somme, nous réalisons un gain sensible à l'est de Denécourt, ainsi qu'au nord-est de Berny. Il est fait dans cette journée seule 400 prisonniers.

Le 16 est marqué par de petits progrès au nord de Bouchavesnes et au nord-est de Berny. Des attaques dans la région de Cléry, près de Belloy et de Barleux, aboutissent pour l'ennemi à autant d'échecs.

Le 17, nous reprenons l'attaque. Les villages de Vermandovillers et de Berny, que nous ne tenions qu'en partie, finissent par nous rester complètement, sauf quelques ruines où de petits groupes d'ennemis résistent encore. Tout le terrain compris, d'une part, entre Vermandovillers et Denécourt, d'autre part, entre Denécourt et Berny tombe en notre pouvoir, malgré une résistance acharnée, rendue plus facile aux Allemands par plusieurs puissants systèmes de tranchées. Le même jour, nos troupes enlèvent des tranchées entre Berny et Barleux : toutes ces affaires coûtent à l'ennemi des pertes sévères.

Le 18, au nord de la Somme, nous gagnons des tranchées à l'est de Cléry et à 200 mètres au sud de Combles. Au Sud, la bataille est active vers Denécourt, où les Allemands font de grands efforts, tantôt pour nous empêcher d'avancer, tantôt pour nous reprendre le terrain perdu. Malgré tout, nous enlevons de haute lutte ce village et poussons notre ligne jusqu'à un kilomètre environ au Sud, dans la direction d'Ablaincourt. Nous chassons les Boches d'une tranchée à l'ouest d'Horgny, de trois petits bois au sud-est de Denécourt et d'autres tranchées au sud-ouest de cette localité. Le chiffre des prisonniers faits le 17 et le 18 atteint dans ce secteur au moins 1.600 hommes valides, dont 25 officiers.

Le 19, malgré un très mauvais temps, nous réalisons quelques progrès à l'est de Berny.

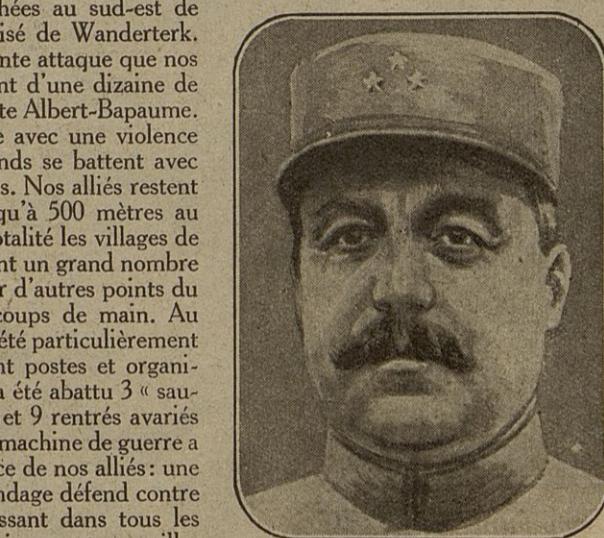
Le 20, les Allemands en ont décidément assez d'être toujours battus. Ils passent brusquement à l'offensive au nord et au sud de la rivière. Mais c'est au Nord que leur attaque est la plus

sérieuse. Elle embrasse un front de 5 kilomètres, et dure depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit. La ferme Le Priez, la ferme du bois Labé sont particulièrement visées. Quatre vagues d'assaut essaient de nous déloger de nos positions, avec le concours d'une artillerie largement employée. C'est en vain. Partout où ils ont attaqué, les Allemands ont dû reculer, laissant le sol jonché de leurs morts. En deux endroits, ils réussissent à prendre pied sur nos nouvelles lignes, mais ils sont aussitôt rejetés en arrière. Etant données leur préparation et les masses jetées sur nous, c'est une défaite qu'ils essuient là. Nous ne leur avons pas laissé un pouce de terrain.

Le 21 se passe, sous la pluie, dans un calme presque complet ; cependant l'artillerie continue son œuvre sur les organisations ennemis. On constate que, pour effectuer les opérations de ces derniers jours, les Allemands ont dû envoyer dans la Somme des troupes retirées du front de l'Aisne et qui étaient déjà en route pour la Russie lorsqu'on les rappela en hâte afin d'appuyer celles que nous étions en train de battre dans la région de Bouchavesnes.

Durant cette période, il n'y a pas que des faits secondaires sur le front de la Meuse. La lutte d'artillerie y est restée aussi active ; mais les combats se sont bornés à des contre-attaques qui ont été sans exception repoussées. Le 15, c'était à l'ouest de la route du fort de Vaux. Le 18, notre infanterie s'empare d'une tranchée sur les pentes Sud du Mort-Homme. Le 19, l'ennemi essaie inutilement de la reprendre. Même échec pour lui au nord d'Avocourt, ainsi qu'à l'ouest de Pont-à-Mousson, au nord de Flirey. Le 21, nos troupes exécutent avec succès deux opérations excellentes : dans la partie Est du bois de Vaux-Chapitre, elles progressent d'une centaine de mètres ; au sud-est de l'ouvrage de Thiaumont, elles enlèvent plusieurs éléments de tranchées, font plus de 100 prisonniers et s'emparent de mitrailleuses.

Nous continuons ainsi à réaliser, lentement mais sûrement, l'encerclement de ce fameux ouvrage de Thiaumont, dont la possession aura été tant disputée. Sur les autres parties du front, il n'y a eu à enregistrer que de menus faits. Le 15, nous avons réussi un coup de main sur une tranchée boche au nord d'Atriches, entre Oise et Aisne. Le 19 et le 20, l'ennemi a tenté vainement de nous enlever des petits postes en Champagne, où, dans la région de Souain-Sommepy, il est revenu jusqu'à cinq fois à la charge contre le secteur russe.

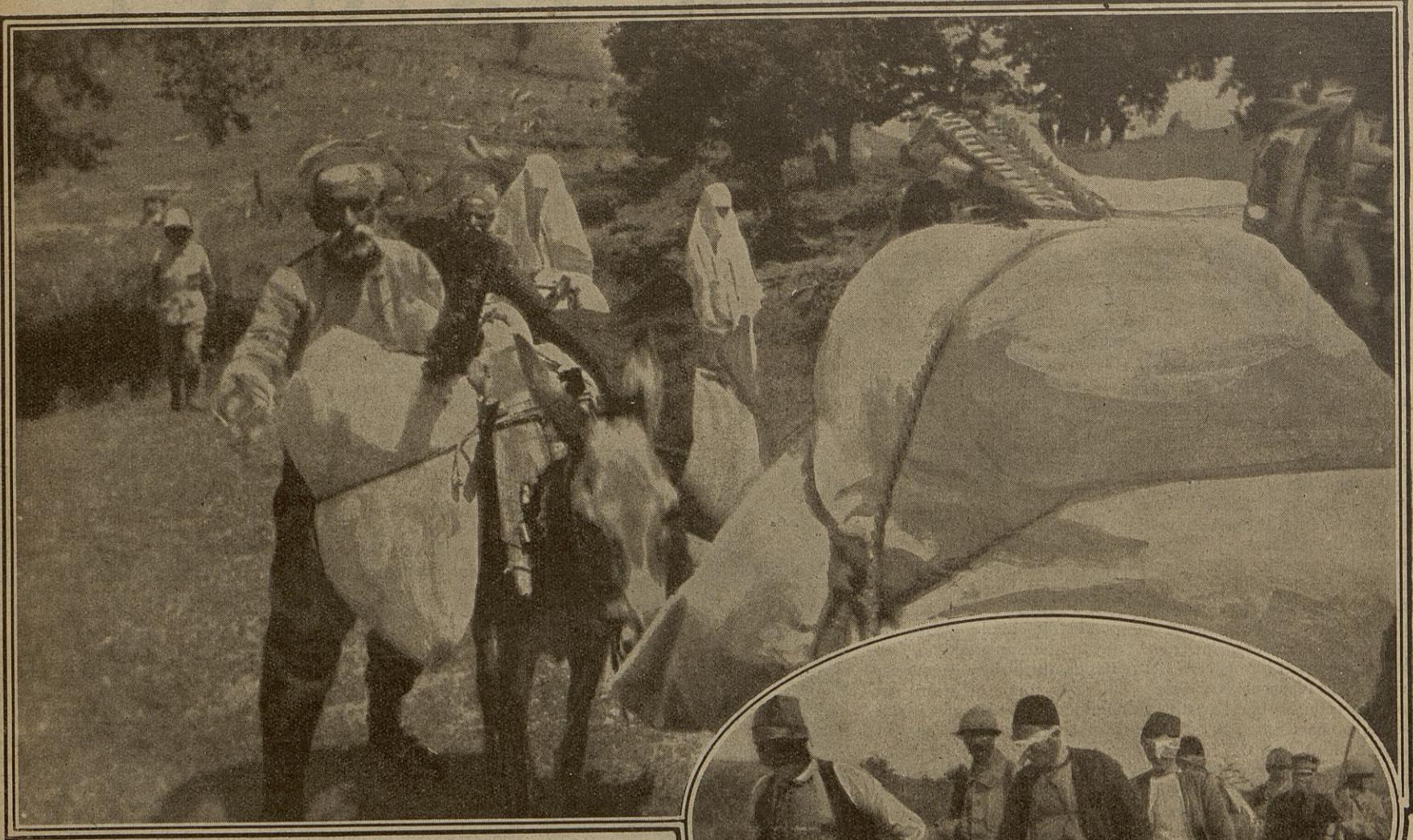


LE GÉNÉRAL DUPORT



LE SECTEUR ANGLAIS DANS LA SOMME

LES BULGARES EN MACÉDCINE

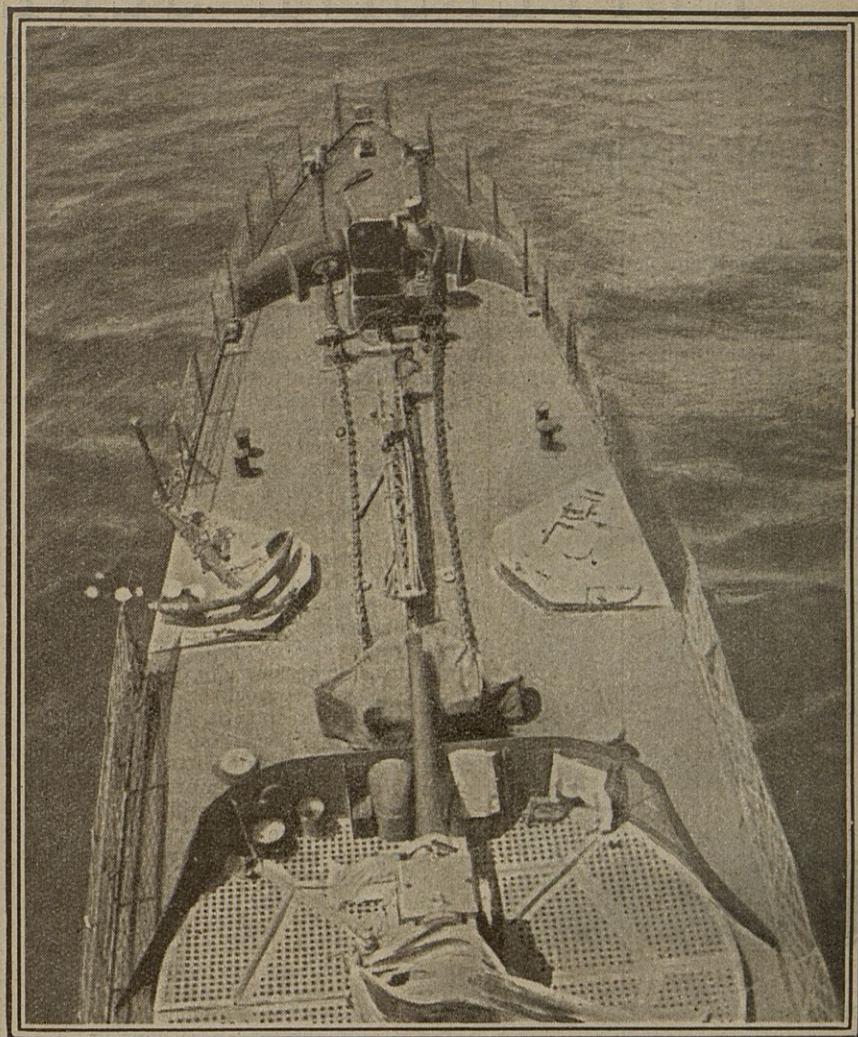
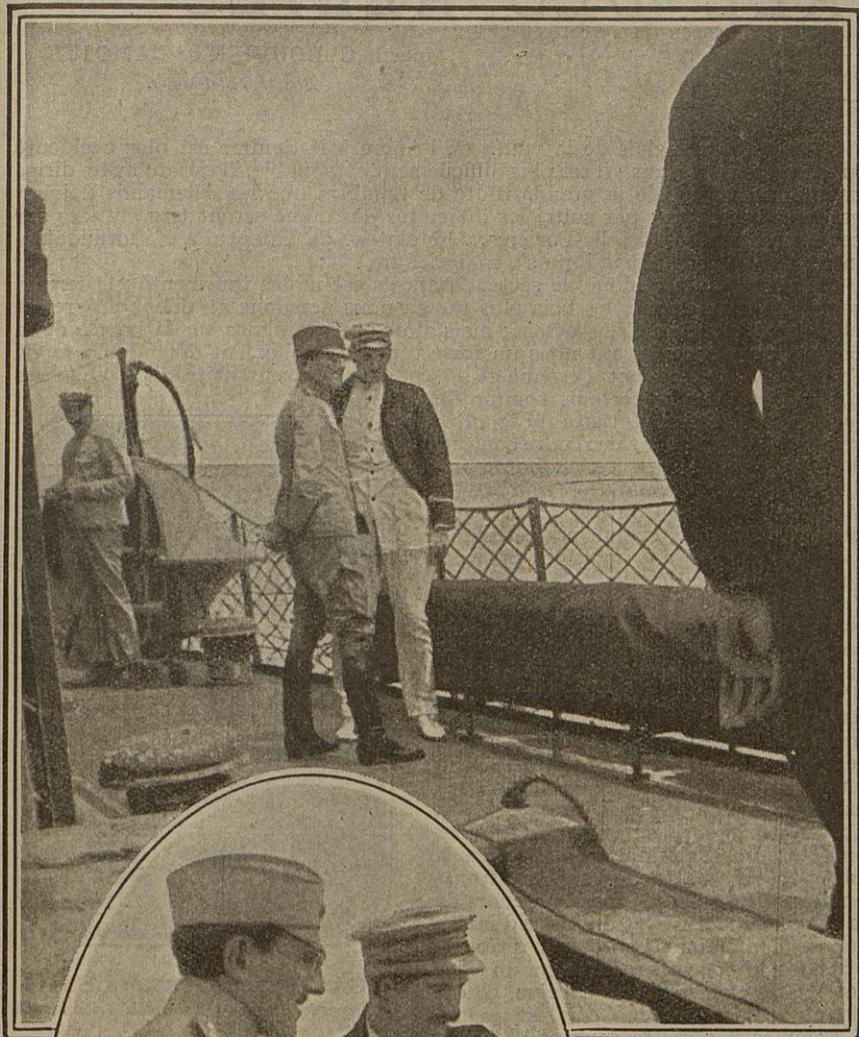


Paysans turcs fuyant à l'approche des Bulgares. Ils emportent le peu qu'ils possèdent, sachant que tout est bon pour ces voleurs, qui ne laissent même pas toujours la vie à leurs victimes.

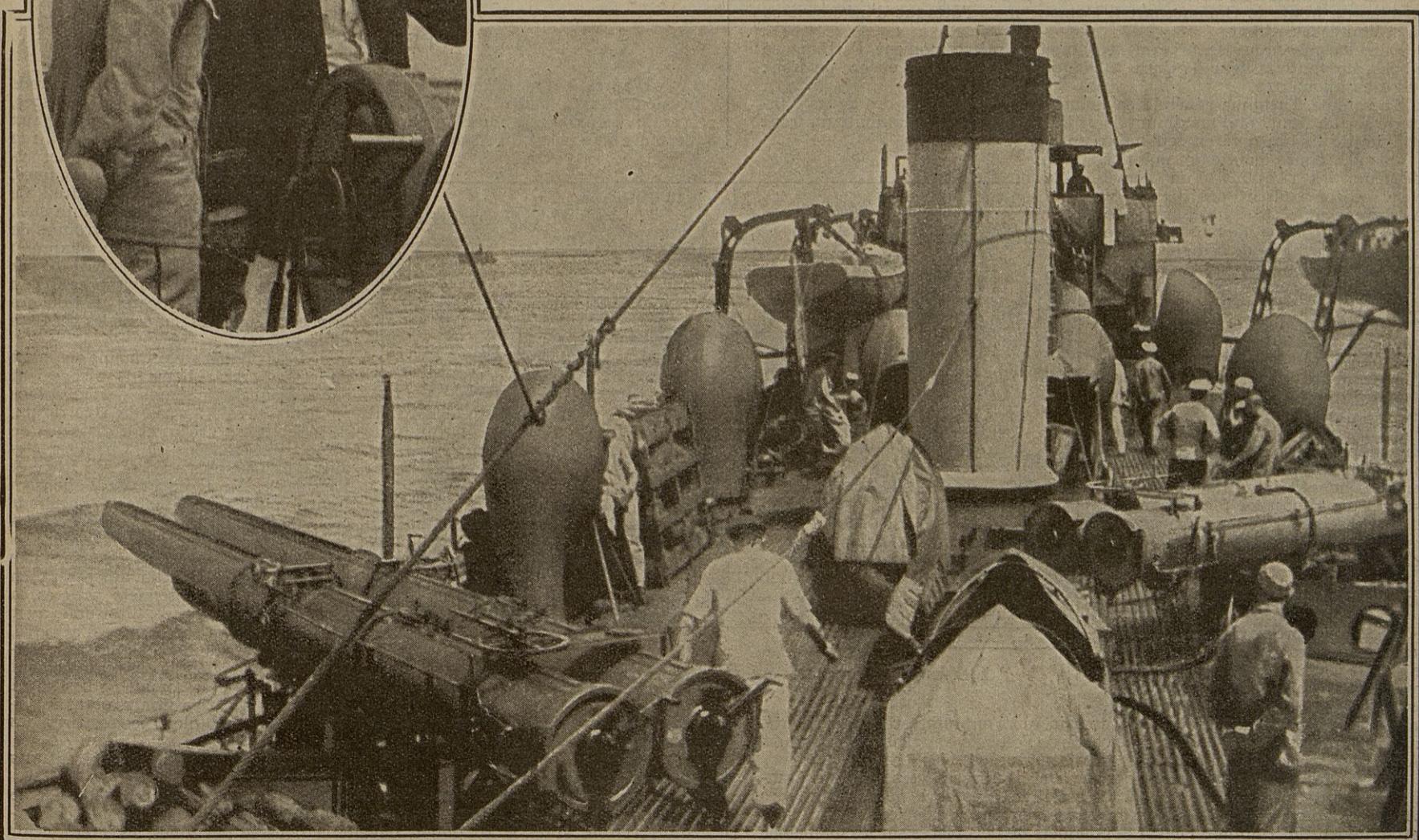


Les paysans grecs eux aussi abandonnent leur terre et leur foyer plutôt que d'affronter la présence des Bulgares. Chargeant de leurs pauvres hardes bêtes et chariots, ils quittent précipitamment le pays, dès qu'on y signale l'arrivée de ces singuliers alliés, dont Turcs et Grecs ont une égale terreur. Dans le médaillon : Comitadjis bulgares prisonniers. On leur a bandé les yeux pour leur faire traverser nos lignes. Gens de sac et de corde, avec d'autres que nous ils seraient aussitôt pendus que pris.

UNE TRAVERSÉE DU PRINCE DE SERBIE



A gauche : Le prince causant avec un officier. — A droite : L'avant du contre-torpilleur, vu du poste de vigie. Les formes élancées de ces bateaux, qui leur permettent de réaliser de grandes vitesses, leur ont fait donner le nom de « lévriers de la mer ».



Le prince Alexandre de Serbie s'est rendu dernièrement de Corfou à Salonique sur un de nos plus agiles contre-torpilleurs : le « Mécanicien-principal-Lespin ». Le petit bateau se hâte sur les flots tranquilles de la mer Egée. Sur le pont, dont l'encombrement n'est qu'apparent, car il y règne un ordre strict, on remarque, de chaque côté, les tubes lance-torpilles. Dans le médaillon : Le prince Alexandre, qui s'intéresse à toutes les choses de la guerre, se fait expliquer par un enseigne la manœuvre des torpilles.

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS⁽¹⁾

(1916)

par le C^t BOUVIER de LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

L'OFFENSIVE FRANCO-ANGLAISE

On attendait fiévreusement en France l'offensive qui, depuis quelque temps déjà, était annoncée à mots couverts ; on désignait le pays de la Somme comme devant être le théâtre des opérations militaires des deux armées alliées. Cette offensive de printemps avait été retardée ; on était déjà en juin ; les nouvelles de Russie donnaient l'énumération des succès des armées du tsar en Galicie ; elles avaient fait de très grands progrès et capturé d'innombrables prisonniers. On devait soutenir sur le front occidental cette offensive russe et ne pas répéter la faute du printemps 1915.

La préparation de l'attaque par

La préparation de l'artillerie commença vers le 27 juin ; l'attaque fut déclenchée le 1^{er} juillet sur le front de l'armée britannique et de l'armée française ; elle eut lieu sur les deux rives de la Somme à hauteur du village de Frise.

L'offensive sur le front occidental se manifestait à l'endroit de la jonction des deux armées alliées : sur la Somme. A première vue on peut s'étonner du choix de ce point. Le point de jonction des deux armées est toujours un point faible ; c'est celui que recherche dans l'attaque l'adversaire. Il pense que l'union des deux armées n'est jamais très complète et qu'à l'endroit de la soudure se trouvera toujours une fissure propre à laisser passer une attaque vigoureuse. L'exemple a prouvé dans ce cas spécial que la règle admise n'était pas toujours vraie. La réunion des deux armées anglaise et française a été complète, leur coopération de tous les instants, la solidarité constante ; il n'y a pas eu de fissure au point de jonction ! L'offensive s'est développée dans le secteur anglais conformément au mouvement opéré dans le sec-

teur français ; les efforts des deux a-

Commandant en chef les armées françaises.

leur français ; les efforts des deux assaillants ont été intimes ; leurs actions ont été très bien coordonnées.

L'offensive s'est produite dans l'armée anglaise sur un front de 12 kilomètres des berges du ruisseau d'Ancre (Saint-Pierre-Divion) à la ligne Carnoy Hardcourt. La préparation de l'attaque avait bien eu lieu sur plus de 25 kilomètres d'étendue de front, de Gommecourt à Mametz, mais l'attaque d'infanterie se trouva limitée à ce front.

Dans l'armée française, à la même date et au même moment, l'attaque se produisit sur toute la ligne de Cirlu à Dompierre et Fay, soit encore un front de 10 à 12 kilomètres.

En somme, l'attaque générale se manifestait par l'assaut des lignes d'infanterie sur un front total maximum de 25 kilomètres. C'était la limite du front d'attaque de Champagne en septembre 1915 !

Quand, pour maintenir un flot impétueux, les riverains d'un fleuve élèvent et construisent des digues, si une fissure vient à être signalée et qu'elle se manifeste comme devant produire une rupture prochaine de la digue sur un espace restreint, on s'empresse de bétonner l'endroit, d'amasser les défenses, de construire des appuis. Généralement on y réussit quelque violent que soit le flot, à condition toutefois que l'endroit menacé soit de faible étendue. Si le flot gagne quand même, on peut sur ce front restreint lutter contre la pression et on arrive à la maintenir.

Toute autre se trouve la situation, si sur un long parcours la digue menace ruine ; contenir le flot soutenir le mur quand il penche sur une grande étendue, c'est presque impossible ; les fissures se multiplient ; on ne peut les boucher à temps ; l'ouvrage d'art est enlevé et sombre.

LE TERRAIN DE L'OFFENSIVE

La Somme sort du plateau de Saint-Quentin, au nord de cette ville. C'est une rivière à cours lent, à vallée large, dont le fond est bourbeux. La rivière, presque toujours doublée par un canal, forme des tourbières dangereuses. Le terrain qui l'entoure est peu accidenté, sauf dans la partie au nord de Péronne, partie de l'offensive anglaise entre Somme et Ancre. Les routes sont nombreuses, très bonnes ; les voies ferrées denses.

De grandes artères s'amorcent d'Amiens et se dirigent vers l'Est sur Cambrai, sur Saint-Quentin, sur Noyon. Ce serait le pays rêvé pour les grandes batailles de mouvement où toutes les troupes peuvent se déplacer en tous sens et produire leur maximum d'effet. Les bouquets de bois placés sur les mamelons arrondis, aux pentes des vallons, forment, avec les villages solidement construits des points d'appui très solides pour une défense. Vers le Nord, sur la ligne Amiens-Cambrai, on trouve le terrain de bataille où en 1870 le général Faidherbe livra aux Allemands la bataille de Bapaume.

Le secteur anglais de la vallée de l'Ancre à la Somme est plus accidenté que le secteur français ; il est plus difficilement attaquable. Il est, du reste, dirigé dans l'orientation de la grande route de Cambrai que les Allemands doivent garder à tout prix ; par suite, les difficultés d'attaque seront très grandes sur cette direction la Boisselle-Pozières... Le plateau de Thiepval a été formidablement occupé par l'ennemi qui s'y maintiendra.

A black and white portrait of General Sir Douglas Haig. He is shown from the chest up, wearing a dark military uniform with a high standing collar. On the collar, the rank of 'GENERAL' is clearly visible. He has a prominent mustache and is looking slightly to the right of the camera. The background is dark and indistinct.

C'est sur ce terrain et devant de pareilles défenses que l'offensive alliée va progresser dans les premières journées de juillet 1916.

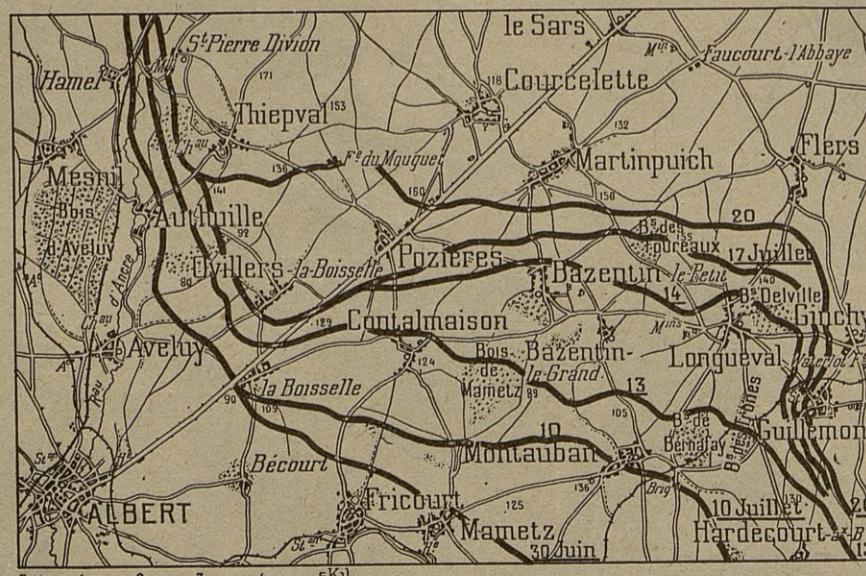
LES EFFECTIFS ALLEMANDS

D'après les renseignements recueillis à diverses sources, les Allemands avaient au 1^{er} juillet 1916 sur le front occidental, de la mer du Nord aux Vosges, 112. divisions. Si l'on admet les réserves tactiques conservées dans les principaux secteurs à 10 ou 12 divisions, les forces allemandes peuvent être évaluées à 122 ou 124 divisions. Les divisions actuelles comptent à peine 10.000 hommes, quand elles arrivent à ce chiffre ! Ce serait donc environ 1.300.000 fantassins. En y joignant l'artillerie, les troupes de génie, les auxiliaires, on a un maximum de 2 millions de soldats combattant sur le front de France (ce chiffre cadre du reste avec le chiffre de répartition des armées allemandes sur tous les théâtres de la guerre).

tains de la véritable attaque, ils firent appel à des bataillons isolés, tirés des secteurs voisins: 12 bataillons.

Après l'offensive bien déclenchée, vers le 7-8 juillet, ils appellèrent des unités constitutives.

12 divisions tirées des secteurs de tout le front occidental. Au total, après l'offensive, ils avaient en mi-juillet 30 divisions engagées sur la Somme, dont 13 en première ligne, 8 en réserve en arrière, 9 retirées du front et usées.



L'AVANCE PROGRESSIVE DE L'ARMÉE ANGLAISE EN JUILLET

(1) Voir les N°s 98, 100 et 101 du *Pays de France*.

LA CONCEPTION DE L'ATTAQUE ACTUELLE

Les leçons du passé avaient profité et on était revenu pour l'attaque à des idées plus pratiques que la poussée en avant des vagues successives d'assaut, dont la densité en combattants était une des principales causes des pertes subies durant l'attaque.

L'artillerie est restée prépondérante ; elle continuera son rôle primordial ; sans elle, on ne peut et on ne doit rien tenter. La préparation doit être minutieuse, complète, intense. On ne doit rien négliger : le tir de destruction sur les lignes ennemis, le tir de barrage en arrière pour empêcher l'arrivée des renforts, le tir d'accompagnement pour appuyer les troupes d'attaque.

Le rôle des avions prend une importance de plus en plus grande ; ce sont les vrais agents de renseignements ; ils survolent le terrain, prennent des clichés photographiques et c'est au moyen de ces documents indéniables qu'on peut se rendre compte des résultats acquis et des efforts restant à tenter. Non seulement ils règlent notre tir, repèrent les points atteints, mais ils recherchent les abris où se placent les pièces ennemis, découvrent les batteries en contre-pente et annoncent l'arrivée dans les boyaux des troupes de soutien. Plus qu'à n'importe quel moment, le service des avions a joué un rôle des plus importants dans la bataille de la Somme. Ils ont surtout supprimé presque complètement le service analogue de l'ennemi en prenant la maîtrise de l'air.

Grâce à ces sages mesures on verra les troupes arriver sur les positions ennemis presque sans avoir subi de pertes.

« Nos pertes sont insignifiantes, » disaient les officiers dans l'attaque de la ferme Sormont au sud de la cote 63 à l'ouest de Barleux, le 5 juillet.

« Nous avons occupé Hardecourt-aux-Bois, en jonction avec les Anglais, le 7 juillet ; nos pertes sont minimes, » annonçait le communiqué.

C'est un fait nouveau dans l'offensive actuelle : *la diminution des pertes pendant l'assaut.*

Les positions occupées sont franchies et derrière la ligne d'attaque qui s'arrêtera au point fixé à l'avance, *ne dépassant jamais la limite extrême indiquée*, des troupes spéciales, les « nettoyeurs de tranchées », sont occupées à purger le terrain pris de toutes les fractions ennemis encore existantes, soit se défendant dans des éléments de tranchées, soit blotties dans les cavernes et souterrains creusés à l'abri du bombardement, soit surprises et isolées dans les parties extérieures du terrain conquis. Ces « nettoyeurs de tranchées » sont la sûreté de l'arrière pour les troupes d'attaque.

Le terrain conquis est immédiatement mis en état de défense ; il doit être à l'abri d'une contre-attaque de l'ennemi. Il a été en effet reconnu, chose particulièrement rare, que, durant la bataille de la Somme, les troupes franco-anglaises ne se sont pas vu enlever de positions occupées après un assaut. *Terrain conquis, terrain gardé*, c'était la devise.

Si la progression était lente devant de pareilles défenses, elle était constante ; il n'y a pas eu dans la lutte de fluctuations qui ramenaient en arrière les assaillants pour les relancer ensuite en avant. C'est un fait nouveau, qui témoigne, d'une façon saisissante, la supériorité morale et physique de l'attaque sur la défense des troupes franco-anglaises sur les troupes allemandes actuelles. Enfin, et ceci est à signaler, si, au fur et à mesure de l'avance des armées alliées sur le front de la Somme, l'ennemi peut, sur ce front étroit, établir en arrière de nouvelles lignes de défense, ces lignes sont forcément moins solides, moins résistantes, moins perfectionnées que les premières conquises, et que depuis deux ans il avait pu transformer en véritables forteresses. Les premières lignes, les secondes ont été conquises ; les troupes alliées sont actuellement sur les troisièmes positions. Sans doute de nouvelles défenses ont surgi en arrière ; en hâte l'Allemand édifie des retranchements, élève des épaulements, place ses réseaux de fil de fer ; mais incontestablement la hernie en se gonflant voit son enveloppe s'amincir, se tendre, diminuer de résistance ; elle arrivera à éclater ; ce sera la rupture et ce sera la ruée du vainqueur dans les lignes ennemis.

LES PREMIÈRES OPÉRATIONS MILITAIRES

(du 1^{er} au 13 juillet)

Front anglais. — Un formidable bombardement sur toute la ligne anglaise, de Gommecourt à Maricourt, fut le prélude de l'offensive. Commencée le 26 juin dans la matinée, il continua sans relâche les jours suivants. Entre temps, une destruction régulière des moyens d'observation chez l'ennemi (avions, drachens, etc.) était entreprise sur tout le front pour priver les Allemands de leurs moyens de contrôle et de surveillance.

L'attaque d'infanterie fut déclenchée le 1^{er} juillet au matin en même temps que dans le secteur français ; elle était dirigée face à Beaumont-Hamel, Thiepval, la Boisselle, Mametz. Dans la partie Nord de l'attaque, l'armée anglaise se buta à une résistance acharnée et ne put progresser ; plus au Sud, sur Fricourt-Mametz, elle fut plus heureuse, enleva ces deux villages, progressa sur le plateau et aborda Montauban ; elle put se rendre maîtresse du mamelon coté 145 ; elle avait pris pied sur le plateau.

Le 2 juillet, l'attaque continue. Un combat acharné se livre à la Boisselle,

sur la grande route de Cambrai que l'ennemi défend par tous les moyens. Des combats de nuit menés avec rage se livraient sur cette partie importante du terrain. Le scir du dimanche 2 juillet, les Anglais tenaient une fraction du village de la Boisselle qu'ils avaient de prendre le 3 juillet dès le matin. L'axe de direction, la grande route de Cambrai, semble avoir été la ligne générale de l'attaque anglaise. Vers le sud de cet axe, les troupes britanniques avaient progressé sérieusement en liaison avec les troupes françaises, mais vers le nord, elles s'étaient butées à un dédale de tranchées, boyaux, épaulements, élevés devant le front Saint-Pierre-Thiepval, et n'avaient pu gagner du terrain.

Front français. — La manifestation de l'activité de l'artillerie française n'eut lieu que vers le 29 juin ; l'attaque fut déclenchée le 1^{er} juillet à sept heures trente du matin, en même temps que celle des Anglais. Le front attaqué s'étendait de Vaux à Frise, Béquincourt, Fay. Nous enlevons Cirlu à l'est de la boucle de la Somme, et prions pied sur les deux rives de la Somme en avant des lignes allemandes, vers Hardecourt au Nord, en liaison avec l'attaque anglaise, vers Dompierre et Béquincourt sur la rive gauche. Les pertes, chose rare, avaient été très minimes durant cette attaque sur tout le front français. La vigueur de l'attaque, l'élan soudain de nos troupes avaient déconcerté l'ennemi qui laissait entre nos mains, pour cette seule journée, près de 5.000 prisonniers valides.

Le 2 juillet, l'attaque continue sur tout le front. Nous progressons à l'est de Cirlu, sur la croupe qui s'étend vers Hem ; sur la rive gauche, on s'empare du bois de Méréacourt, du plateau d'Herbécourt et on attaque Assevillers situé au haut d'un ravin descendant vers Barleux et Péronne et qui était formidablement aménagé. La ligne progresse vers le Sud jusqu'au village d'Estrées sur la route d'Amiens à Péronne.

Le 3, continuation de notre progression vers le centre sur la rive gauche de la Somme. A la fin de la journée du lundi 3, nous tenons tout le plateau de la boucle du fleuve et nous avons pris Feuillères, le bois du Chapitre, Flaucourt 5 kilomètres de Péronne ; l'ennemi tient encore dans Belloy-en-Santerre. Il a perdu 3 kilomètres de terrain sur 10 kilomètres de longueur ; nous avons capturé, avec les prisonniers des jours précédents, environ 8.000 hommes valides, plus 10 batteries d'artillerie dont 5 de gros calibre, de nombreuses mitrailleuses, canons de tranchées, etc...

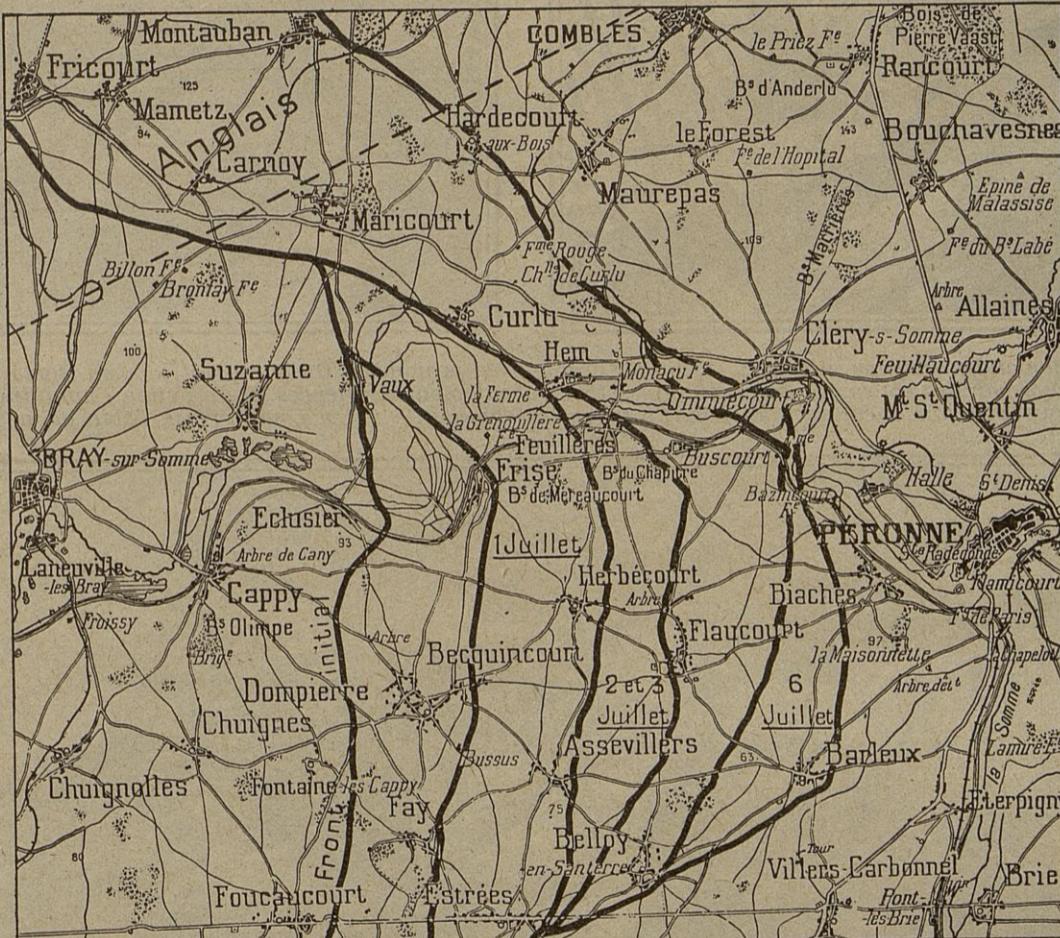
Front anglais. — L'attaque anglaise rencontre sur sa gauche une résistance acharnée en face de Thiepval. Situé dans le fond et sur les pentes d'un ravin coté à son origine 92, Thiepval est entouré de retranchements de toutes sortes et forme un point d'appui flanqué de retranchements bétonnés connus sous le nom d'ouvrages de Leipzig, où l'ennemi a accumulé pendant deux ans tous les moyens de défense. L'attaque anglaise les 3, 4, 5 et 6 ne peut progresser sur la ligne Saint-Pierre-Thiepval ; en revanche, elle a pris de haute lutte la cote 129 où se trouvaient les dédales de boyaux et tranchées ; elle avance dans la direction de Pozières suivant la grande route et contournant au Sud-Est la position de Thiepval ; enfin, vers Contalmaison, le bois de Mamers, les bois de Bomebay et des Trônes, elle a gagné beaucoup de terrain, occupant tout le plateau 129-121. Son avance a été durant ces quatre jours d'environ 1 à 2 kilomètres vers l'Est sur un front de 6 kilomètres d'étendue.

Les jours suivants, la bataille continue depuis Ovillers jusqu'au bois des Trônes, sur toute cette partie de terrain où s'élève le château de Contalmaison, le village de Bazentin, les carrières, jusqu'au bois Delville. L'artillerie anglaise a couvert tout le plateau de ses feux ; tout le terrain a été remué, secoué, boule-

versé ; il ne reste presque plus rien des défenses de la seconde ligne allemande où les Anglais ont déjà pénétré. Le château de Contalmaison n'est plus qu'une ruine, les abords de Bazentin-le-Grand sont retournés, les carrières comblées. L'attaque est arrivée jusqu'au bois des Trônes, qu'elle occupe en partie, se reliant à l'attaque française qui, en ce moment, tient déjà le ruisseau qui coule au nord-ouest de Maurepas.

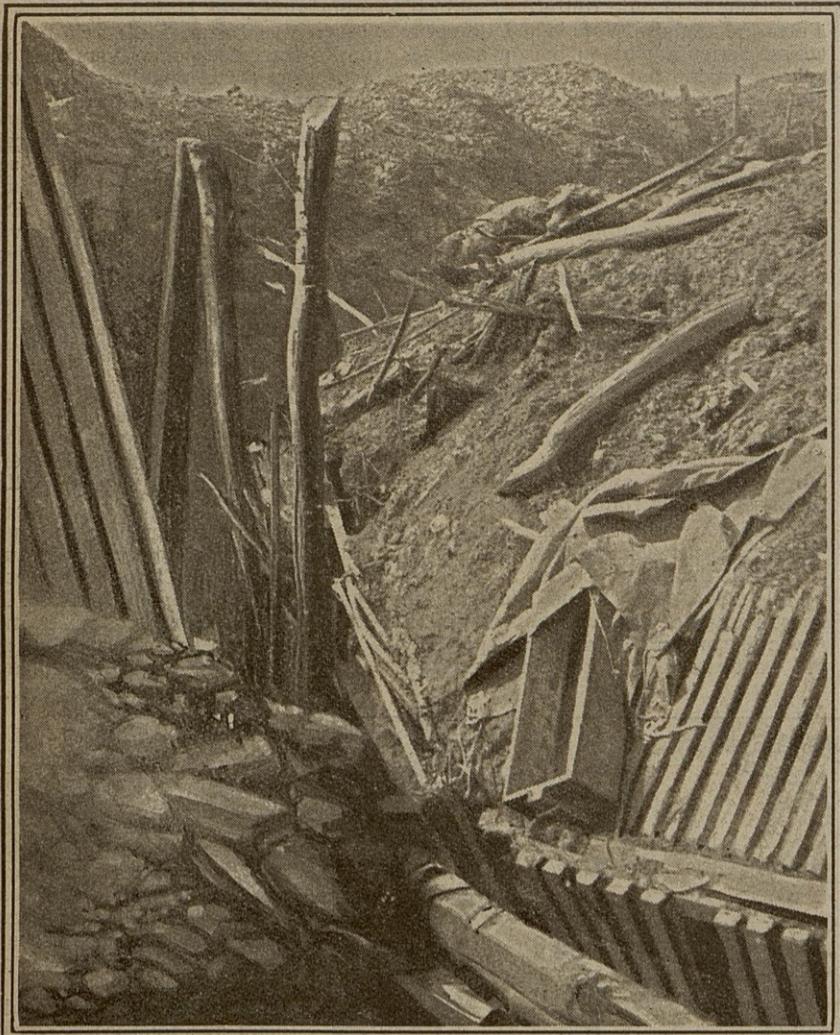
Front français. — A la même époque, et en suivant le mouvement en avant, l'armée française a progressé dans son secteur sur les deux rives de la Somme. Sur la rive droite, nous avons dépassé le village de Hem et atteint la route d'Albert à Cléry, en face d'une grosse bâtie d'usine située sur la route même aux abords d'un bois. Sur la rive gauche, les progrès ont été bien plus sensibles ; le terrain s'y prête mieux. Nous avons occupé Buscourt, la ferme Sormont ; enfin nous avons poussé vers Biaches, à un kilomètre de Péronne. Notre avance décrit un large cercle dont la convexité est tournée vers le cours de la Somme. A notre droite nous n'avons pu dépasser la route d'Estrées ; le combat semble se ralentir au Sud.

Récapitulons : à la date du 12 juillet, après douze jours d'offensive constante et de combats de jour et de nuit, les armées alliées décrivent un large cercle vers l'Est dont les deux extrémités s'appuient, l'une au Nord, sur l'Ancre, en face de Thiepval, l'autre au Sud au village d'Estrées. La hernie s'est développée constamment ; elle a pris une ampleur de plus de 5 kilomètres de flèche sur 20 kilomètres de corde. Sur l'arc décrit, il y a bien encore quelques petits rentrants, mais partout l'attaque a réalisé le but poursuivi : la pénétration profonde dans les lignes ennemis.

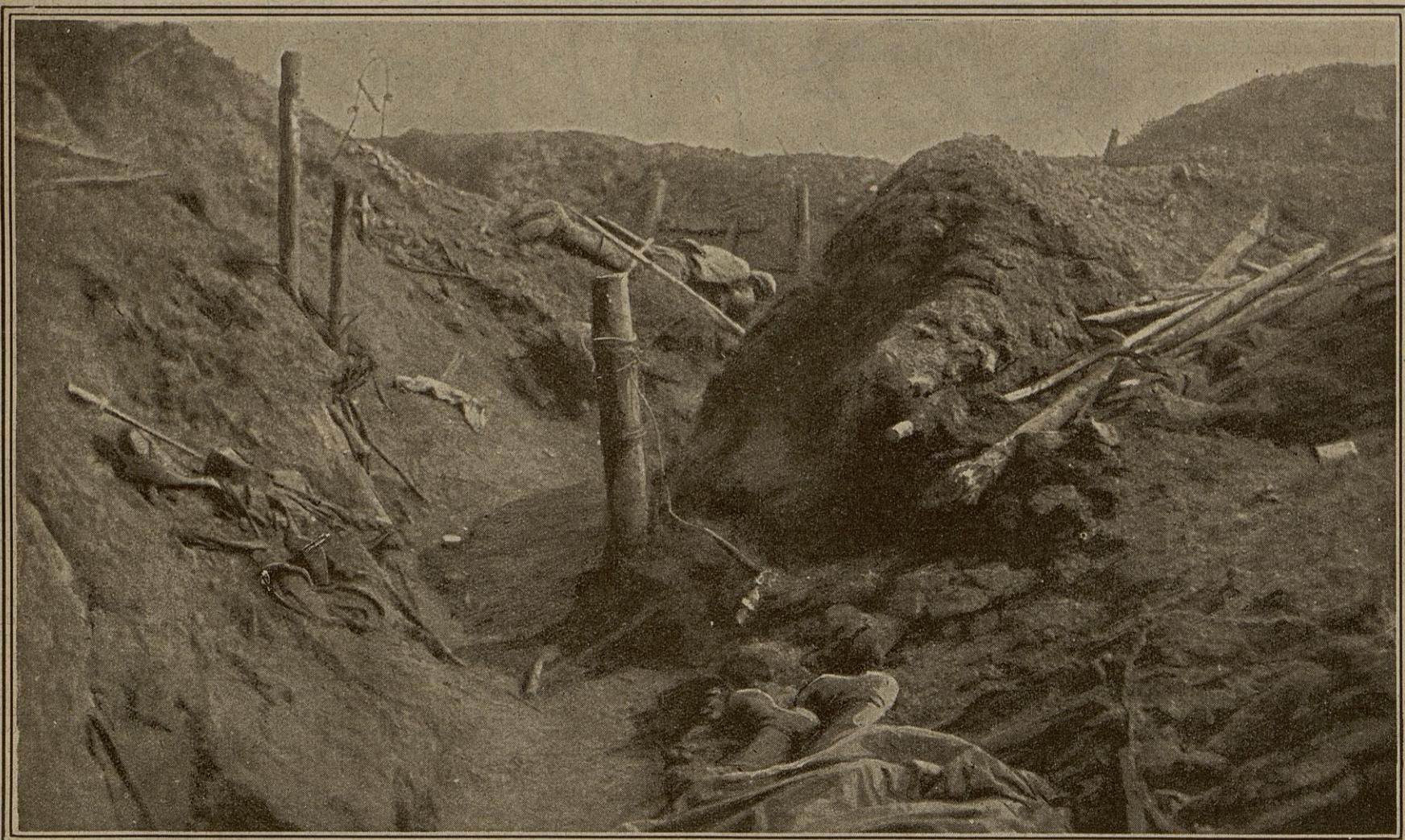


L'AVANCE PROGRESSIVE DES TROUPES FRANÇAISES EN JUILLET

TRANCHÉES BOCHES EN PICARDIE



Certaines tranchées allemandes, comme on peut en juger, sont très profondes. On y entrait, on en sortait, au moyen d'échelles. De forts boisages, soutenus par des poteaux, rendaient impossible l'éboulement des terres. Pour éviter l'humidité, le fond de la tranchée était recouvert d'une sorte de plancher. Ce travail a été inutile : il n'a pu arrêter l'élan de nos troupes.



Tranchées prises le 16 septembre par nos braves poilus devant Vermandovillers. Si le document photographique n'était pas irrécusable, on hésiterait parfois à croire ce que l'on entend dire des tranchées ennemis. Les Allemands avaient mis tant de soins à les construire qu'ils pouvaient se croire invulnérables à leur abri. Mais la puissance effroyable de notre artillerie a eu raison ; en quelques heures nos obus ont bouleversé ces ouvrages si patiemment exécutés.

UN DÉPOT D'OBUS DANS LA SOMME



Ce n'est un secret pour personne que nous avons maintenant des munitions à profusion. Au fur et à mesure qu'elles arrivent de l'arrière, on en forme des dépôts dont chacun alimente un certain nombre de batteries. Voici un de ces dépôts, dans la Somme. On voit que nos pièces peuvent faire une consommation effroyable d'obus. Les Boches trouvent d'ailleurs que nous en sommes trop prodigues. « Décidément, disent-ils, l'artillerie des Français est exagérée. »

LES SUCCÈS DE L'ARMÉE BRITANNIQUE



Dans le médaillon : Canons pris aux Allemands à Guillemont et à Ginchy ; on voit à gauche une des grosses pièces de leur artillerie lourde.



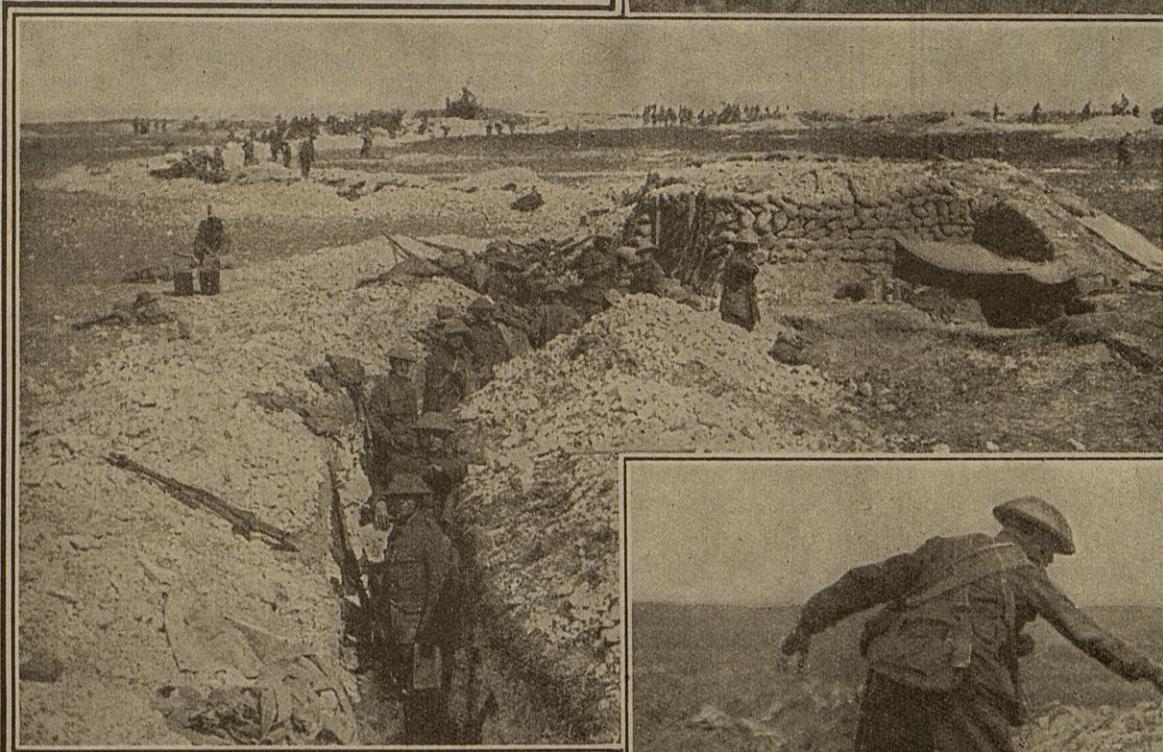
La prise de Guillemont et de Ginchy a été un gros succès pour nos alliés. De nombreux prisonniers restèrent entre leurs mains. Notre photographie en représente un groupe, défilant vers l'arrière sous les regards narquois de Tommies au repos. En bas : Une tranchée conquise dans la région : on la trouva encombrée de cadavres. On y voit des grenades que les Boches, surpris par une attaque endiablée, n'ont pas eu le temps de lancer ; leurs pelles, leurs fusils, gisant ça et là, témoignent de la rapidité avec laquelle ils ont été tués.

L'ARMÉE BRITANNIQUE EN CAMPAGNE

Ceux de la « London Rifle Brigade » s'impaticient de ne pas recevoir l'ordre de sortir de cette tranchée de réserve pour aller travailler à côté de leurs camarades qui sont en train d'avancer vers Guillemont. D'autant que, s'ils en jugent par le bruit qui se fait de ce côté-là, la lutte doit y être chaude. Avant qu'ils ne partent, remarquons combien leur tranchée est proprement creusée : parois bien dressées, largeur et profondeur uniformes, tout le long des sinuosités qu'elle décrit. Au fond, un poste de secours s'abrite sous un savant édifice de sacs. Il est difficile de faire mieux ; on reconnaît, à cette bonne exécution, la manière de travailler conscienteuse et méthodique de nos alliés.



Le « Wiltz-Regiment » sort de la tranchée, baïonnette au canon. Les obus ont bouleversé le sol qui reste couvert de leurs éclats. Ce n'est pas le terrain rêvé pour le pas gymnastique. Néanmoins c'est de bon cœur que l'on court sus aux Boches.



Tommy vient d'être blessé, et il lui faut gagner l'ambulance, à son grand regret, car il aimeraient mieux rester à se battre. Mais il y a une tranchée à franchir ; alors deux camarades lui prêtent leur aide ; l'un le soutient à bras-le-corps tandis qu'un autre l'attire à lui.

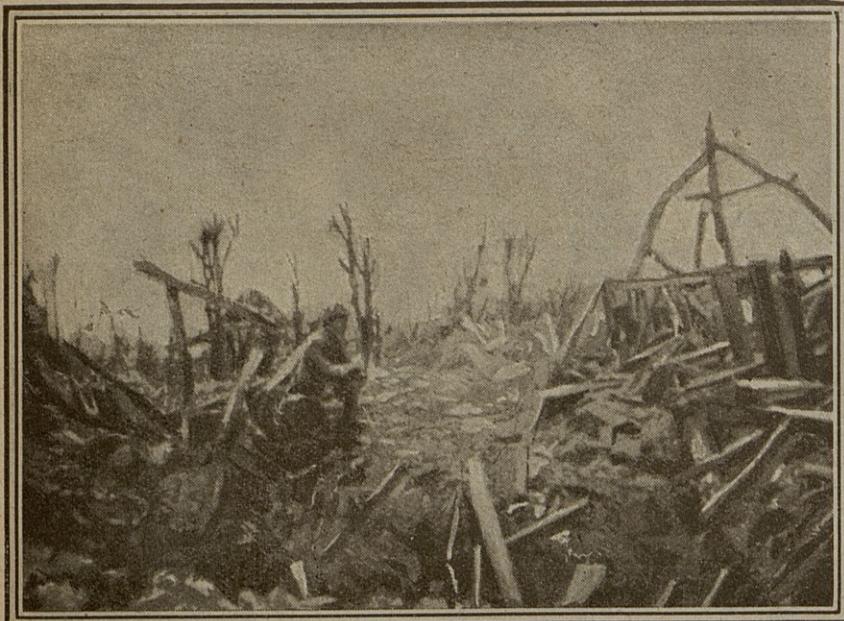


Les joyeux garçons que transportent ces auto-camions vont savourer à l'arrière un repos bien gagné. Ils sont de la brigade irlandaise et viennent de prendre part à la conquête de Guillemont. Ils étaient là des gars de toutes les parties de la Grande-Bretagne, mais, entre tous, les Irlandais se distinguaient par leur bravoure et leur mordant. Ils ont largement contribué, dirent les communiqués, au succès de la journée. Aussi ont-ils le cœur joyeux, et leurs hourras remplissent les airs. Pendant ce temps les Boches déconfits dénombrent les pertes que leur infligea la « méprisable petite armée » et constatent que l'on n'attend pas la décision de Hindenburg pour réaliser le raccourcissement de leur front.

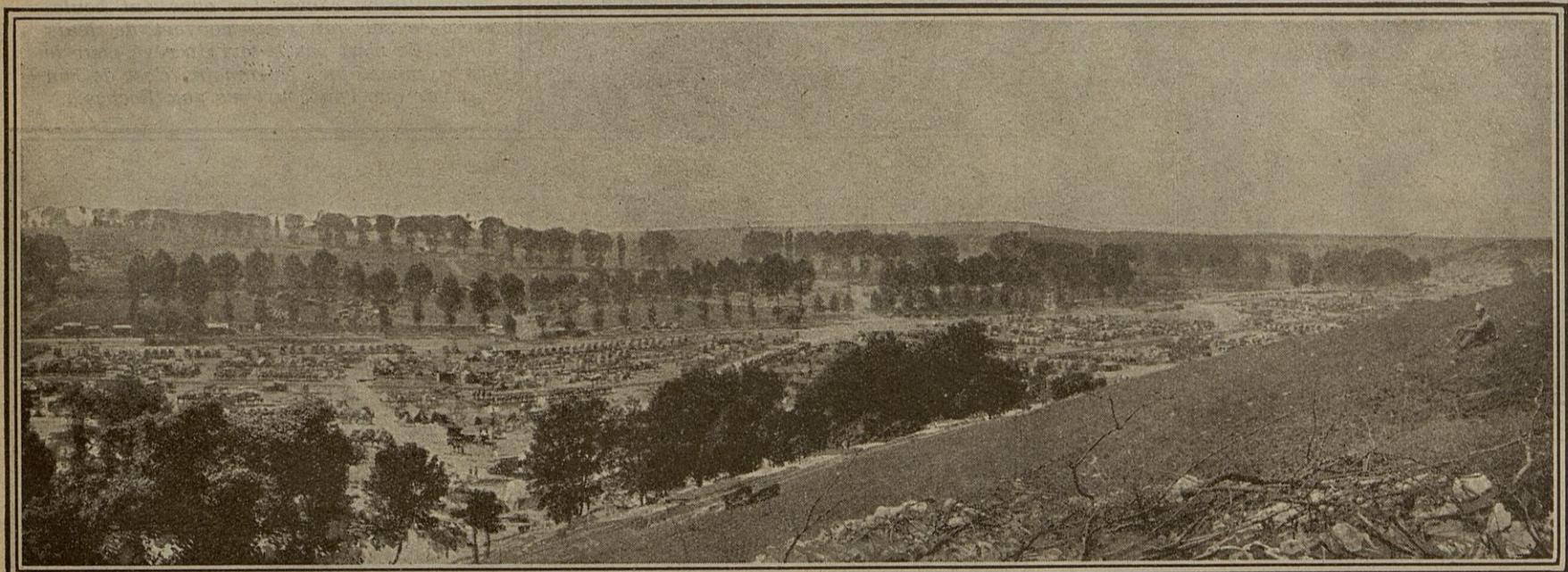


Les Allemands avaient fait de Guillemont et de Ginchy de véritables forteresses à cause de leur importance stratégique. Ginchy par exemple domine une si vaste étendue de pays que l'on y avait, du temps de Chappe, placé le poste de télégraphie optique. Le 3 et le 9 septembre, l'armée britannique enleva ces redoutables positions. Différentes troupes y furent employées, mais chaque fois les Irlandais menèrent l'attaque. Se jetant au feu avec une fougue toute celtique, ils furent maîtres en quelques heures de chacune de ces localités.

LA BATAILLE EN SANTERRE



Belloy-en-Santerre a été, comme tant d'autres bourgades de la région, rasé par la bataille qui sévit en ce moment au sud de la Somme. A gauche : Un poilu, qui est de ce village, contemple, assis sur un tronc d'arbre, les ruines parmi lesquelles il cherche à situer l'emplacement de la maison où naguère les siens vivaient heureux. A droite : La principale rue de cette agglomération de 300 âmes.



Un camp dans la Somme. Cette dépression, vaste et régulière, était tout indiquée pour servir d'emplacement au campement de nombreuses troupes. La disposition commode du terrain a permis d'y rassembler, à portée de chaque groupe, tous les impediments dont s'accompagne forcément la moindre troupe en campagne. Ce soldat qui est assis au revers du coteau (à droite) découvre de là, dans un site admirable, le tableau animé du camp.



L'église de Belloy-en-Santerre et ses abords immédiats. Les tout récents communiqués nous apprennent que les environs de ce village maintenant rasé sont de nouveau le théâtre d'une lutte très vive. L'église n'a pas échappé au sort de tant d'autres édifices semblables dans la Somme et ailleurs. Encore reste-t-il de celle-ci quelques vestiges, de beaucoup d'autres il ne reste rien.

L'ARCHIDUC SANGLANT

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE XI

LE DRAME

Le rendez-vous de chasse de Meyerling est un pavillon avec communs, situé au milieu de magnifiques forêts appartenant à la couronne, à quelques lieues de Vienne. Le pavillon proprement dit n'a qu'un étage, où sont des chambres ; au rez-de-chaussée se trouvent un salon, un fumoir, une salle à manger, une salle de billard — le tout très luxueusement et confortablement meublé et aménagé.

Le valet de chambre particulier de l'archiduc Rodolphe, l'intelligent, discret et fidèle Loschek, conduisit Marie Vetsera au pavillon de Meyerling, dans l'après-midi du 20 janvier. Le voyage se fit en voiture fermée, très vite.

La chambre du prince héritier, qui, très souvent, passait une ou deux nuits à Meyerling, avait été transformée en chambre de jeune fille : jolis petits meubles, tentures claires, dentelles, fleurs. En plus du lit, large et bas, elle contenait un immense divan dont l'étoffe et les coussins furent changés. Et Marie, qui avait fait le voyage non sans une secrète inquiétude, sourit de plaisir et se trouva tout de suite bien chez elle, grâce à cette chambre qui répondait à tous ses goûts. Elle y trouva un nécessaire de toilette en or à son chiffre, du linge fait et brodé pour elle, des bijoux. Elle eut de quoi attendre Rodolphe sans ennui.

Il arriva seul, à sept heures du soir.

Les amants furent servis par Loschek, dans la salle à manger. Ensuite, tout emmitouflés de fourrures, ils firent une courte promenade au clair de lune, en forêt. La neige dure des sentiers craquait sous leurs pas. Et Marie eût été parfaitement heureuse si Rodolphe, tourmenté de préoccupations et d'inquiétudes bien graves, ne s'était montré un peu trop sombre, silencieux et distrait.

Que fut cette première — et dernière nuit d'amour ? Aucun témoin n'était là qui pourrait le dire. Mais des gardes-chasse, couchant dans les communs, racontèrent qu'à plusieurs reprises, avant minuit, ils entendirent, venant évidemment du pavillon, de grands cris de femme, très dououreux, et des ricanements sauvages. L'un d'eux, se risquant dehors malgré son effroi, remarqua qu'une fenêtre de l'étage, fenêtre donnant sur un couloir, était ouverte. Peu après, elle fut fermée violemment, et l'on n'entendit plus rien.

Le lendemain, avant le lever du soleil, plusieurs voitures arrivèrent, amenant les invités pour la chasse du jour, les conjurés pour le conciliabule de la nuit prochaine. Successivement parurent Jean de Toscane, Miguel de Bragance, Philippe de Cobourg, deux généraux, un très haut fonctionnaire des Finances, un autre de la Police ; puis, ensemble, quatre des plus riches et puissants seigneurs de la Cour : avec Rodolphe cela faisait douze — les douze conspirateurs de la Hofbourg.

Ensuite, quelques personnages, qui n'étaient là que pour la chasse et qui ne savaient rien de la conspiration. Parmi eux, le comte Hoyos, ami particulier de l'Empereur.

Entraînés assez loin du pavillon, les chasseurs déjeunèrent en pleine forêt. Toute la journée, Marie resta seule. Elle fut servie par Loschek respectueux et attentif. Cet homme ayant disparu après le drame et n'ayant point parlé, on ne sait rien de l'attitude et de la physionomie de la jeune femme après une nuit où elle avait, incontestablement, jeté de grands cris douloureux.

Le prince héritier et ses invités rentrèrent à Meyerling à cinq heures. Quelques-uns retournèrent immédiatement à Vienne. Seul des non-conjurés, le comte Hoyos fut prié à dîner par Rodolphe : celui-ci tenait à ce que le comte Hoyos pût dire à Vienne en quelle insouciante et joyeuse compagnie de chasseurs il avait diné, ce soir du 30 janvier 1889. Il ne regagnerait Vienne qu'après le repas. Les autres convives coucheraient au pavillon.

Avant le repas, les treize nobles compagnons burent, fumèrent, jouèrent au billard. Rodolphe s'absenta pendant quelques minutes ; seul, Jean de

Toscane devina pourquoi, car, seul, il connaissait la présence de Marie Vetsera au pavillon.

Le dîner fut ce que sont les repas de chasseurs excités : long, copieux, arrosé de nombreux vins, émaillé d'anecdotes et de vantardises. Mais il fut quelque chose de plus : récits, cris, rires, toasts, gestes et regards, paroles et silences, tout fut bientôt comme enveloppé d'affection, de gêne... Evidemment, le comte Hoyos était de trop. Rodolphe but énormément. Au dessert, il était ivre, de cette terrible ivresse lucide qui centuple les forces mauvaises, les forces brutales de l'individu.

Le service était fait par plusieurs valets, que dirigeait Loschek. L'un d'eux ayant frôlé du coude, en passant, l'épaule du prince héritier, Rodolphe se leva, se retourna brusquement et brisa un flacon de liqueur, qu'il tenait à la main, sur le visage du malheureux. Tout ensanglanté, chancelant, celui-ci fut emporté par ses camarades. Et Loschek les suivit.

Les chasseurs restèrent seuls. Jean de Toscane feignit de croire que Rodolphe s'était levé pour signifier que le dîner était fini. Il se leva donc aussi, et tous les convives l'imitèrent. Aucun, d'ailleurs, ne parut avoir vu le geste sauvage du prince. Et l'on attendait que Rodolphe marchât vers la porte du salon, et Rodolphe allait le faire, lorsque cette porte s'ouvrit...

Et les treize convives demeurèrent stupides.

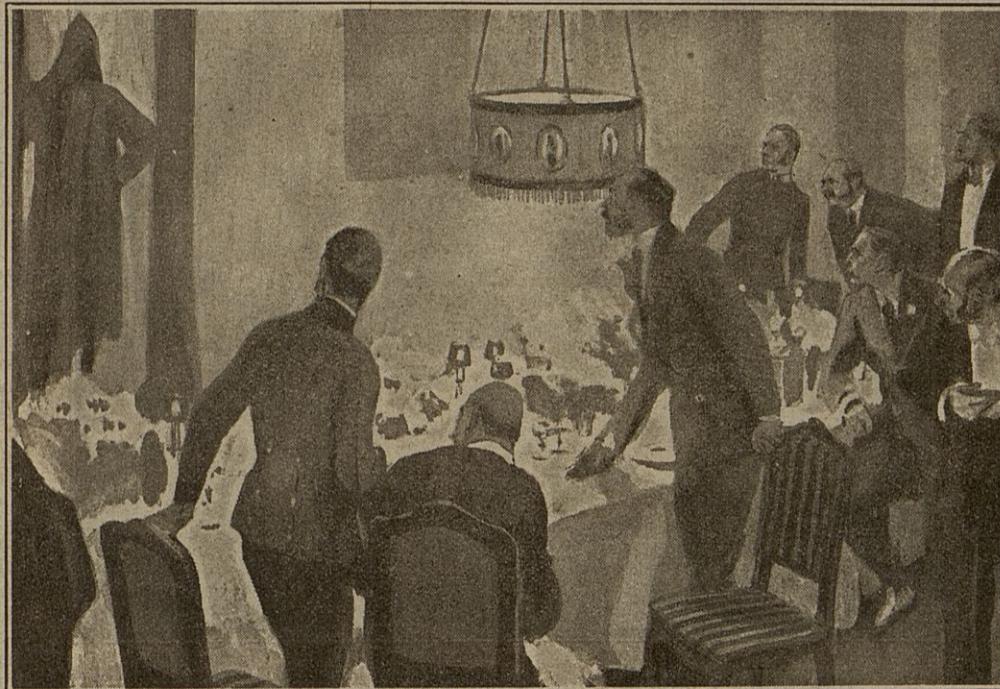
Un homme entra.

Grand, d'épaules larges, vêtu et ganté de noir, il cachait toute sa tête sous un capuchon.

Il leva la main droite et dit :

— Asseyez-vous !

Si impérieuse et sèche était la voix, que la plupart des convives se laissèrent tomber sur leurs chaises. Seuls restaient debout Rodolphe, Jean de Toscane et Miguel de Bragance.



— Asseyez-vous, Jean ! et vous aussi, Miguel ! repartit l'inconnu d'une voix moins autoritaire et quasi amicale. J'ai à parler à Rodolphe. Il peut rester debout, lui !

— Il peut... jeta Rodolphe furieusement humilié.

Et il s'assit, entre Jean et Miguel, du même mouvement qu'eux. Ils n'étaient séparés de l'homme que par la largeur de la table. Rodolphe sortit un revolver de sa poche et le braqua...

— Tu ne parleras pas longtemps ! gronda-t-il.

La détonation se confondit avec un bruit de verre : passant par-dessus l'homme au capuchon, derrière qui la porte du salon était restée ouverte, la balle avait brisé, là, une glace.

— Et moi je dis qu'il parlera ! prononça froidement Jean de Toscane en faisant baisser le bras armé du prince. Il parlera. Nous l'exigeons. C'est nécessaire. Nous saurons enfin ce qu'il veut, qui il est... Nous pourrons toujours le tuer, après !...

— Soit ! fit Rodolphe. Qu'il parle ! Mais je t'abats le premier, Jean, si tu te mets de nouveau entre moi et lui.

Cela fut dit avec une violence malaisément contenue. Assis, raide, les mains crispées sur le bord de la table, le revolver posé devant lui, Rodolphe avait une face terrible de haine et de rage — toute son ivresse des vins, de la journée, toutes ses inquiétudes et ses colères des dernières quarante-huit heures, tout en lui, brusquement, se condensait en un composé formidable de rage et de haine.

Devant la menace du revolver braqué puis aussitôt détonant, l'homme était resté immobile. Qu'exprimait son visage, qu'on ne voyait pas ? Tous les yeux se fixèrent sur cet angoissant capuchon. Toutes les oreilles écoutèrent. Et les paroles jaillirent de la bouche invisible, et chacune fut comme un coup de foudre.

— Je parle ! fit la voix impérieuse et sèche, et voici !... Rodolphe, Jean, Miguel, et toi, le Cobourg, et vous tous, messieurs, — sauf toi, comte Hoyos, — vous n'irez pas, demain, sommer l'Empereur d'abdiquer. Car l'Empereur sait tout, par moi, et vous seriez arrêtés en franchissant le seuil de son appartement...

— Je n'ai pas dit le nom d'aucun de vous, sauf celui de Rodolphe. Donc, vous êtes tous hors de danger, sauf Rodolphe, qui sera arrêté, jugé par une cour martiale... et fusillé.

La voix se tut. Blêmes, les fonctionnaires, les seigneurs, les généraux regardaient le capuchon. Philippe de Cobourg, vert de peur, s'affaissa Jean de Toscane et Miguel de Bragance, à peine pâles, restaient impasibles. Livide, le visage marbré de rougeurs foncées, Rodolphe de Habsbourg se penchait en avant, les dents à nu, les yeux écarquillés.

Impérieuse et sèche, la voix reprit :

— Voilà, pour l'ambition. Passons à l'amour. Miguel, tu aimes Marie Vetsera ? Tu l'aimes malgré tout ce que tu sais d'elle dans le passé, dans le présent. Et tu l'épouseras encore. Mais sais-tu qu'elle est là, au-dessus de toi, dans une chambre disposée pour elle ?... Sais-tu que Rodolphe, dont tu touches le coude, l'a martyrisée en la possédant la nuit dernière ?... Sais-tu qu'elle aime son martyre ?... Et qu'ils se sont tous deux moqués de toi, de ton amour, de ta générosité ?... Je t'avais pourtant averti. Et dernièrement encore... Mais attends !...

D'un geste, il arrêta Miguel, qui s'était levé en repoussant violemment sa chaise et qui s'immobilisa, frémissant.

— Attends, Miguel ! reprit la voix. Et à toi, Rodolphe !... Aveugle et ridicule fat ! Tu t'es toqué de cette Marie qui t'a paru une petite fille, que tu as crue vierge ! Tu pensais qu'elle a été entraînée pour

la première fois à l'amour par ta séduction !... Regarde cette photographie, imbécile !

Et il jeta un carton à Rodolphe.

— C'est l'image de Marie à seize ans. Marie l'a donnée à l'officier anglais dont tu vois le nom écrit d'une écriture que tu connais. Et la dédicace n'est pas ambiguë... tu comprends ? Marie était, au Caire, la maîtresse d'un beau jeune homme... Et ces lettres, tiens !

Il lança un petit paquet, qui, en tombant sur la table, se défit.

— Lis-en une, au hasard. Elles ont été adressées, dans le Tyrol, à un homme qui a eu le tort d'être trop respectueux... Lis ! tu as le temps ! J'ai à parler à Jean de Toscane...

Et, se tournant un peu vers l'archiduc Jean, tandis que Rodolphe dépliait fébrilement un papier, l'inconnu continua :

— Toi, tu veux être roi de Hongrie ! Lis ceci. Tu verras que ton complice Rodolphe, que tu aidais à devenir roi d'Autriche, intrigua pour être empereur d'Autriche-Hongrie. Cette lettre est adressée au plus âgé, au plus influent, au chef des magnats

hongrois. L'abdication ou la mort de François-Joseph obtenu, on te mettait de côté...

Ce fut la fin. Rodolphe et Jean de Toscane se levèrent ensemble. Mais au regard terrible, foudroyant de Jean, Rodolphe ne répondit point. Il ne le vit même pas.

Froissant d'une main lettres et portrait, il saisit de l'autre le revolver et fit feu contre l'homme.

Celui-ci chancela.

— Touché ! hurla Rodolphe, furieusement. A elle, maintenant !

Et, avec des rugissements, il sauta, renversa la table, ouvrit une porte, s'élança dans un escalier éclairé.

— Non ! non ! Il ne la tuera pas ! criait Miguel de Bragance.

Et il courut.

Mais l'homme au capuchon l'écarta d'un geste, passa devant lui, disparut dans l'escalier.

Miguel cria de toutes ses forces, la tête levée :

— Marie ! Marie ! garde-toi !...

Et il bondit à la suite de l'homme.

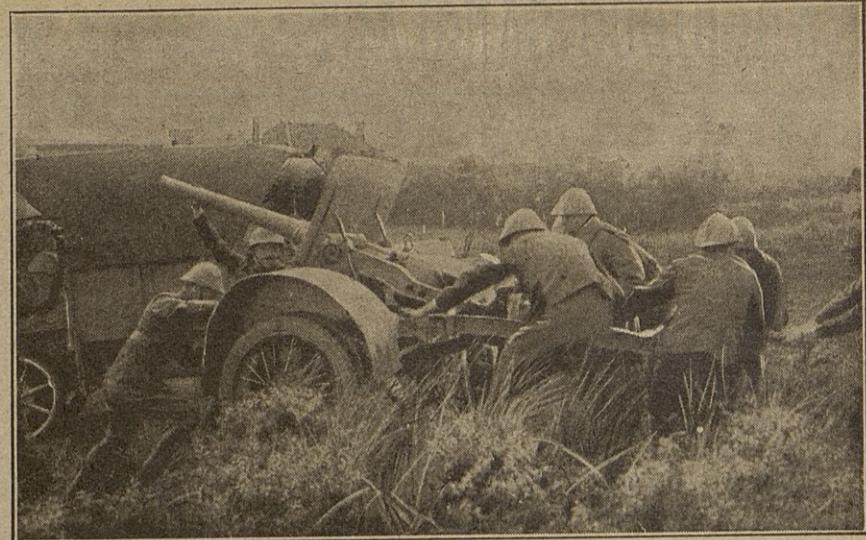
Entraînés, deux, trois, puis quatre convives, le comte Hoyos en tête, se précipitèrent. Mais l'archiduc Jean de Toscane se dressa, barrant la porte, les arrêtaient du geste et du regard.

Et quand ils furent immobiles, il prononça, rude et grave :

— Laissez faire ceux qui sont montés là-haut, ce sera le jugement de Dieu !

Et tous ensemble, ils frissonnèrent jusque dans leurs os, car un cri retentissait, un long cri aigu, un cri effroyable et désespéré de femme qu'on assassine.

(A suivre.)

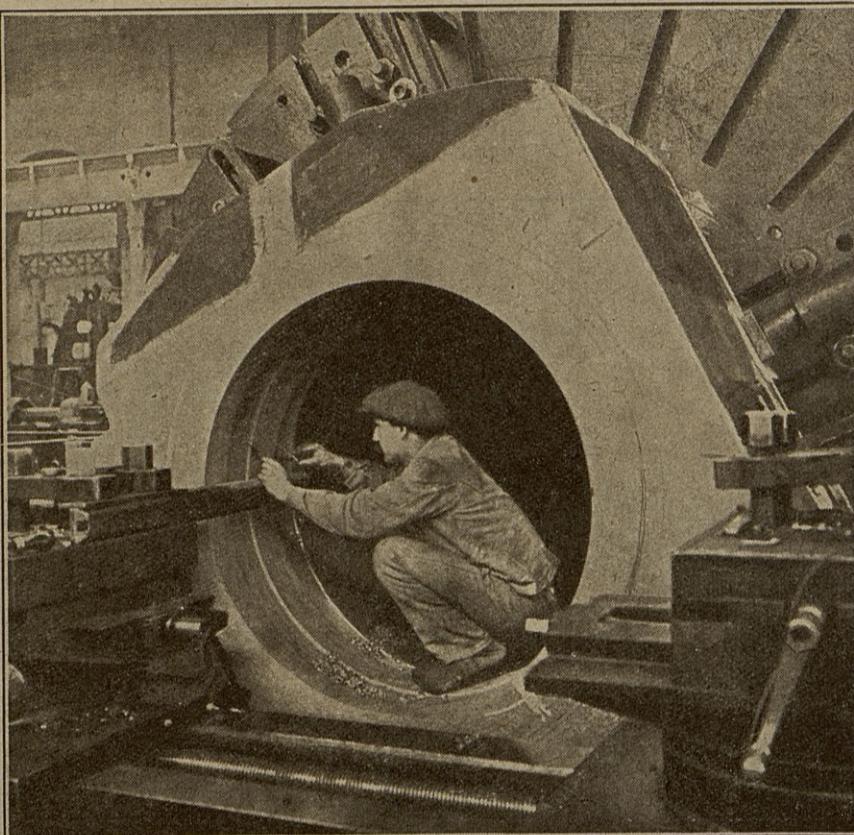


Les automobiles blindées de l'armée belge; à droite, mise en batterie de la pièce légère qui les accompagne.

SUR LE FRONT ORIENTAL.

FRONT RUSSE. — Le 14, nos alliés étaient à proximité de la forte ville de Halicz, qui est sous leur feu. Les impériaux sont décidés à défendre coûte que coûte cette place dont la chute les forcerait à se replier sur Lemberg. Dans ce but, le prince de Bavière a appelé à tous les renforts disponibles, ainsi que de grandes masses d'artillerie. Il s'agit d'accrocher les Russes devant Halicz pour la durée de l'hiver, ce qui donnerait aux Austro-Allemands le temps de concerter de nouveaux plans. Mais Broussiloff n'entend pas se laisser immobiliser ainsi ; il a lancé sur les lignes de la Zlota-Lipa, au sud de Brojehavhki, l'armée Tcherbatcheff qui a écrasé les Allemands et Turcs chargés de les défendre. Poursuivant sa marche sur la Naraiuvka, il s'avance actuellement vers le Sud, menaçant ainsi l'arrière des troupes qui couvrent Halicz. Une grande bataille est depuis trois jours engagée dans cette région.

FRONTS ROUMAINS. — En Transylvanie, l'armée roumaine, dès le 17, occupait de nouvelles localités dont une des plus importantes est Fogaras, grand centre de population roumaine, qui commande la voie ferrée de l'Olt. En Dobroudja, nos alliés avaient dû plier sous l'afflux des Germano-Bulgares Turcs rassemblés par Mackensen ; on sait que les moyens de communication dont ils disposent dans cette région les



Une bague d'attache d'un de nos nouveaux canons de 520.

mettaient en état d'infériorité vis-à-vis de l'adversaire qui, lui, se trouvait dès le début à pied d'œuvre.

Cette situation s'est trouvée renversée le 20 et le 21. Les Roumains ont brusquement fait tête sur la ligne Rachova-Tuzla, qui couvre le chemin de fer de Constantza ; il s'est livré là une grande bataille qui dura près de cinq jours et dans laquelle la victoire est restée à nos alliés. Le plan de Mackensen consistait à s'emparer des têtes de pont sur le Danube de Turtukaï et de Silistrie, ce qu'il a pu exécuter au moyen d'une attaque brusquée, puis d'enlever le chemin de fer de Constantza par lequel la Roumanie atteint la mer Noire, ce en quoi il vient d'échouer. Ses armées sont actuellement en pleine déroute.

FRONT DE MACÉDOINE. — L'offensive des alliés a fini par embrasser tout le front de 180 kilomètres. C'est leur aile gauche qui a progressé le plus rapidement. Le 17 et le 20, les Serbes se sont emparés de la crête de Kaïmakchalan ; le 17, les Français enlevaient la ville importante de Florina. La chute de ces deux positions de premier ordre menace sérieusement Monastir, une des portes de la Serbie : on peut escamper la chute de cette place dans un avenir rapproché, mais les Bulgares la défendront avec la plus grande énergie. L'activité est grande dans la région des monts Belès où opèrent les Italiens. Dans la région du Doiran, ainsi que sur la Strouma, beaucoup de petits engagements permettent de réaliser quelques avances. La lutte d'artillerie y est toujours très vive.

NOTRE PRIME AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons sera faite successivement par réseau. (Les séries en cours concernent les lecteurs des réseaux Montparnasse et Orléans.)

UN ROYAUME EN EXIL (La Belgique du dehors)

Cet ouvrage, paraissant en fascicules mensuels de 32 pages, constituera à proprement parler

L'Histoire de la Belgique pendant la Guerre

illustrée par les documents du Service photographique de l'armée belge

Prix de chaque fascicule mensuel... 1 fr.

Le premier fascicule, contenant 68 photographies, est en vente, dès maintenant, 6, boulevard Poissonnière. (Envoi franco contre 1 fr. 15.)

Le commander dans tous les kiosques et librairies.

VIENT DE PARAITRE L'ATLAS DE GUERRE

Édité par "LE PAYS DE FRANCE"

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux. Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^e Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

ÉDITION DE LUXE imprimée sur papier simili japon : 2.50

ENVOI FRANCO CONTRE 2.65

LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 101, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 12 et représentant l'établissement d'une route dans un défilé.

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



CONSULTATION

— Alors, qu'est-ce que t'as, mon vieux nègro ?
— Oh ! c'est grave ! li toubib il a dit : « Mal blanc ! »



LE REMPAILLEUR

— Ben, mon vieux, t'en as du toupet !... Tu sais pourtant que c'est pas le moment de « canner » !...



LE BON MOTIF

— C'est des kultivés !... Quand je leur ai dit qu'on bouffait du cochon... ils se sont rendus pour « l'amour de lard » !